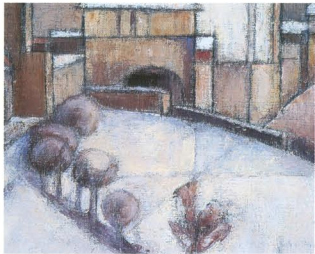


“Entrer dans le diamant”

Au premier abord, les grands *Fribourg* d'Armand Niquille nous apparaissent nimbés de silence. Beauté froide d'un univers impressionnant de rigueur. Pour peu, on penserait à un monde clos sur lui-même. Il n'en est rien.

Un jour d'été finissant, j'étais seul dans l'atelier d'Armand Niquille et je vis plusieurs de ces grandes toiles placées côte à côte. Ce fut comme une révélation. J'étais fasciné, mais sans savoir pourquoi. Avec la seule impression d'être soudain libéré de ma cécité.

Ces grandes peintures offrent une beauté vertigineuse, qui, dans un premier temps, nous tient à distance. Mais il suffit de se laisser bercer par le raffinement d'un détail (un toit, une couleur, un saupoudrement de neige-pureté) et la magie se libère: il est possible d'entrer en ces composi-



tions. Je dirais, presque physiquement. Oui: entrer dans le diamant! En ressortir. Entrer dans le merveilleux, sorte de paradis où le regard rencontre enfin ce qu'il espère intensément: le sublime, l'intemporel. Le regard s'y apaise, s'y ressource. La vie est là, condensée par la grâce de ce qu'on appelle la beauté, l'harmonie.

Comme pour une œuvre symphonique, les multiples éléments de la composition jouent leur partition. Le travail du peintre prend tout son sens: il vise d'une part à refermer la ville dans son dédale de forces invisibles, à sublimer ses fastes formels, à l'isoler dans son aura intemporelle et, d'autre part — après cette métamorphose — à nous restituer cette beauté, à nous ouvrir à ce qui semblait impénétrable. J'aurais pu en rester là et jouir de ces instants de fascination. Mais le charme me semblait très au-delà de mes quelques explications. Je tentai — est-ce une erreur? — de mieux comprendre ou, au sens propre: de mieux “saisir”.

94

Le répit des anges

Le peintre avait construit patiemment son tableau. Mais il s'y révélait bien plus qu'un travail artisanal: la ville apparaissait dans une existence nouvelle. Non, ce n'était pas simplement une ville magnifiée et embellie. C'était une ville qui avait été comme vue d'un au-delà. C'est-à-dire d'une hauteur de regard surprenante, que je me prenais à estimer surmatérielle, non-humaine.

Pourtant, c'est bien Armand Niquille, un homme, qui en est l'auteur. Mais quel homme? Un homme attiré depuis longtemps par des réalités spirituelles qu'il tente pathétiquement de figurer: c'est le mystère de la Trinité, le mystère de la Croix Rédemptrice. Sans cesse, Armand Niquille tente d'atteindre à une peinture qui dirait une part de ces réalités insaisissables, mais c'est un piège: plus il s'y consacre plus sa vision s'enrichit, laissant la représentation en deçà de ses attentes.

Or, Armand Niquille alterne ces sujets dits “religieux” et les *Fribourg*. Il confie que les uns sont une labeur harassant alors que les *Fribourg* octroient un relatif apaisement. J'irais plus loin. Le peintre des vertiges spirituels, le peintre qui passe de longues heures dans l'intime dialogue avec des sujets éblouissants de lumière, ce peintre-là est marqué par un sentiment de perpétuelle insatisfaction en face des figurations qu'il atteint. Cela même s'il est certainement persuadé de la valeur de sa vision. Mais la peinture a ses limites: comment montrer ce qui se dit invisible?

Dans un tableau tel que “*L'Echelle de Jacob*” (1986), un homme se hisse vers le haut. Il est soutenu par des anges. Mais il reste homme, homme aux habits sobres, limité à son humaine condition. Les anges le portent jusqu'à l'orée d'une lumière aveuglante qu'il touche de la main. Pourtant, il reste fragile, pieds nus, être pathétique effleurant du regard l'Absolu mais confiné à un monde matériel.



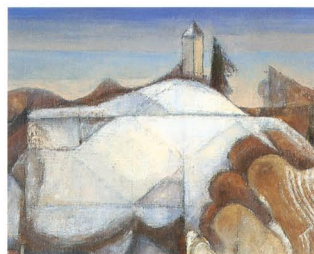
Camin de Croix, XIIIe station, 1949.

Vu du bas de la route des Alpes, 1992.

Lorsque Niquille peint ses *Fribourg*, les anges de “*L'Echelle de Jacob*” semblent installer le peintre dans une sorte d'au-delà. Ces êtres bienveillants lui offrent un répit inattendu, à lui l'artisan des visions spirituelles. Comme si ces anges lui disaient secrètement: «A toi, le peintre obstiné qui tente de peindre la Trinité, nous allons octroyer de te hisser à nos côtés. Tu y seras en paix. Tu pourras peindre le lieu où tu vis, où tu es né, mais vu d'ici. Tu le verras presque comme nous, c'est-à-dire dans sa lumière. Cette vision te fera entrevoir l'harmonie que tu mérites. Cette vision te donnera, ta vie durant, la force de tes défis. Quel que soit ton âge, tu pourras y revenir.»

Niquille est ainsi convié depuis de nombreuses années à la célébration de sa ville. Il y puise une force extraordinaire, conquise également à travers sa peinture des “*images du sacré*”. C'est ce qui lui a été donné. A toutes les étapes de sa vie, sans exception, il y est revenu, disant se retrouver dans ce patient travail qu'il considère comme artisanal. Il y a de cela. Mais il y a plus. Les tableaux en témoignent de manière évidente, et le peintre, certainement, le ressent. Sinon, pourquoi se lancerait-il maintenant encore dans de si vastes compositions?

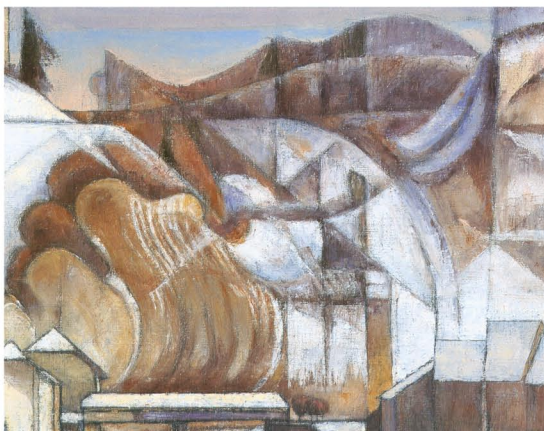
Un équilibre, une complémentarité vitale s'est instaurée au fil des années entre ces deux aspects



de sa peinture: tantôt il est l'homme qui affronte les mystères chrétiens, tantôt, fort de ces défis, il applique les mêmes exigences spirituelles à un sujet d'apparence moins vertigineuse: une ville, sa ville dans sa géométrie multiple, une ville ainsi révélée à elle-même et aux regards de ses habitants.

Intuition presque extatique de l'amour qui transcende tout ce qui vit.

N.



Les Confins du quartier de l'Auge dans la lumière (détail).